L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 16 NOVEMBRE 1899. No. 39.

L'ANGLAIS DANS NOS FAMILLES.

Le Français d'Amérique qui a adopté une autre langue et qui reste naturellement étranger à tous les souvenirs qu'elle comporte ne pourra jamais être qu'un homme pratique, sans idéal.

Déjà un petit nombre des nôtres, cédant, admettons-le, à un concours de circonstances fatales, ont abandonné notre nationalité, sans désir de s'y rattacher plus tard ; la plupart ont fait fortune ou sont en train de faire fortune, leur ambition ne va pas au delà.

Ce passage, cette transition d'une langue à une autre dans une famille, transition qui jette entre les parents et les enfants comme un mur de froideur, marque l'avènement de générations nouvelles qui n'auront plus rien de commun avec celles qui s'éteignent.

Les parents émigrés à un certain âge n'apprennent jamais bien une langue étrangère ; les enfants au contraire apprennent plus facilement celle de leurs compagnons de jeux et de leurs camarades d'école que celles que l'on parle à la maison.

J'ai vu, aux Etats-Unis, une famille canadienne dans ce cas ; les enfants parlaient l'Anglais, les parents n'avaient pu l'apprendre, et le spectacle que présentaient leurs relations intimes avait quelque chose de pénible.

Les circonstances avaient été favorables ; les parents, dont la fortune augmentait rapidement, voyaient avec un sourire de contentement leurs fils bien mis, actifs, de bonne mine, appelés, pensaient-ils, à un avenir prospère.

Ces derniers étaient froids, compassés, pratiques et brusques. Il n'y avait plus entre les âmes cette communion que seule peut créer la langue maternelle.

Cette atmosphère chaude, sympathique entre toutes de la famille canadienne n'existait plus ; quelque chose s'était détaché de l'âme de ceux qui grandissaient, quelque chose qui avait appartenu à leur ancêtres et que rien ne remplacerait.

Edmond de Nevers.

PETITE ANECDOTE

Henri IV prenait plaisir à se débarrasser en quelque sorte de la royauté, pour n'être plus qu'un homme au milieu des hommes. Il se plaisait surtout à entendre sans être connu, les discours des gens du peuple, pour y saisir des observations, des remarques dont il faisait ensuite son profit Cette curiosité lui valut quelquefois des aventures assez singulières ; en voici une des plus plaisantes :

Etant à la chasse, il s'était égaré de sa suite, lorsqu'il rencontra un habitant assis au pied d'un chêne.

—Eh ! que fais-tu là ? dit Henri IV.

—Ma foi, monsieur, répondit l'habitant, je suis ici pour voir passer le roi.

—Eh bien ! repiit Henri IV, si tu veux, monte sur la croupe de mon cheval, et je te conduirai dans un endroit où tu le verras tout à ton aise.

L'habitant ne se fit pas prier, il monte : chemin faisant, il s'informe comment il reconnaitra le roi.

—Tu n'auras qu'à remarquer, lui dit Henri IV, celui qui aura le chapeau sur la tête, pendant que tous les autres se tiendront tête nue.

Bientôt ils rejoignirent la chasse. Tout le monde parut étonné de voir le compagnon que s'était donné Henri IV, et ont attendait dans le silence qu'il voulut bien s'expliquer. Tous cependant se découvrirent à l'approche du roi. Alors Henri IV se tournant vers l'habitant lui demanda :

—Eh bien ! qui est donc le roi ?

—Ma foi, répond celui-ci sans se déconcerter, il faut que ce soit vous ou moi car il n'y a que nous deux qui ayons notre chapeau sur la tête !

La vie, d'après un poète nouveau genre :

La vie est brève :
Un peu d'amour,
Un peu de rêve,
Et puis bonjour !

La vie est vaine :
Un peu d'espoir,
Un peu de haine,
Et puis, bonsoir !

Le Bapteme sur l'Echafaud.

Le missionnaire qui se dévoue à une vie de privations et de fatigues pour le salut de ses frères n'attend pas sa récompense sur la terre ; mais n'est-il pas quelquefois de touchantes consolations dans l'exercice de son saint ministère ? On en jugera par le récit suivant, dont nous pouvons garantir l'authenticité :

Le Père Birmingham à sa résidence au village de Barnwell, diocèse de Charleston, Caroline du Sud ; mais il dessert, en outre, huit stations situées à de grandes distances les unes des autres, et il les visite mensuellement.

Le vendredi, 19 mai dernier, le missionnaire se rendait à Abbeville, l'une de ses stations, lorsque au milieu de la campagne, il fut frappé d'un spectacle étrange.

Devant lui une centaine de chevaux sellés et bridés étaient attachés à des arbres sans cavaliers. Autour de lui, un certain nombre de voitures de fermiers, tout attelées, longeait ce chemin, sans qu'aucun être humain parût à distance. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Que pouvait être devenus les occupants de ces chariots abandonnés ?

Est-ce que par hasard il y aura une élection ? Mais les hurrahs de la foule indiqueraient l'exercice de ce droit constitutionnel. Et aucun bruit ne se faisait entendre.

Après avoir gravi une colline, un mot de l'énigme devait lui être donné. Sur le versant opposé était assemblée une multitude d'hommes et de femmes, et au fond de la vallée se dressait un échafaud. On allait procéder à l'exécution d'un esclave noir, condamné pour meutre.

Une idée vint aussitôt au prêtre, c'est que le malheureux n'avait pas été baptisé. Stimulé par cette pensée, il pressa l'allure de son cheval, et arriva au pied de l'échafaud au moment ou le shérif, seul avec le condamné sur la bascule fatale, procède à la lecture de la sentence. Le prêtre demande la permission d'entretenir quelques instants le pauvre nègre ; et, sur l'autorisation pleine de charité du shérif, le dialogue suivant s'engage sur le seuil de l'éternité :

— Appartenez-vous à aucune église ?

—Non, répondit le meurtrier.

—Avez-vous jamais été baptisé ?

—Non, que je sache.

—Sachez donc, reprend le prêtre, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour les pécheurs et qu'il pardonna au voleur repentant sur la croix. Vous allez dans un instant paraître devant lui, si vous le voulez, je vous baptiserai.

—Je le veux bien, répond le nègre.

—Mais il faut que vous détestiez sincèrement vos péchés, si vous voulez être digne de recevoir le baptême.

—Je les déteste du fond du cœur, dit le patient, et un torrent de larmes inonde son visage.

Le shérif apprend alors au P. Birmingham que le nègre a montré du repentir aussitôt après la perpétration du crime, qu'il s'est livré lui-même à la justice et a été condamné sur son propre témoignage.

—Mettez-vous à genoux, dit le missionnaire au pénitent qui porte déjà le nœud fatal autour du cou et répetez après moi l'acte de contrition.

Le nègre prononça alors l'acte de contrition à haute voix ; le père verse l'eau purifiante sur son front ; le bonnet noir est rabattu sur le visage du supplicié pour en cacher les contorsions, et la trappe disparaît sous les pieds du nouveau chrétien, qui est lancé dans l'éternité en répétant :

" O Jésus ayez pitié de moi !

La foule, venue de plusieurs lieues, pour satisfaire une curiosité cruelle, était saisie de surprise et de respect, et la plupart des assistants, quoique protestants ou infidèles, ont vu dans la réunion des circonstances un arrangement providentiel.

En se rendant au lieu de supplice, le nègre s'était enquis si aucun ministre n'étaient présent, ou si personne ne voulait prier avec lui. Nul n'avait répondu à ce désir suprême du mourant, et c'est à ce moment que le vrai ministre de l'Eglise de Dieu lui apparaît pour lui ouvrir les portes du ciel.

O puissance éclatante de la prière auprès de Celui qui a dit : Demandez et vous recevrez ; frappez et il vous sera ouvert !''

LA POPULATION DE L'AFRIQUE DU SUD

Une revue anglaise vient de publier une intéressante statistique relative à la population blanche de l'Afrique du sud. Cette statistique aboutit aux chiffres de 431,600 Hollandais et 388,400 Anglais.

Il est une autre statistique qu'il est bon de placer sous les yeux du public car elle renferme pour l'Angleterre, un problème autrement plus grave que l'attitude des Boers. Il s'agit de la population noire. Voici les chiffres qui, du premier janvier de cette année, étaient admis par le bureau de statistique du Cap.

Colonie du Cap (Bechuanaland inclus) 1,600,000 noirs, 460,000 blancs.

Rhodesia : 1,000,000 de noirs, 5,000 blancs.

Transvaal : 850,000 noirs, 250,000 blancs.

Natal : 530,000 noirs, 50,000 blancs.

Etat libre d'Orange : 200,000 noirs 80,000 blancs.

Au total : 4,180,000 noirs contre 845,000 blancs. Or, sur ces 845,000 blancs, il y a moins de 400,000 Anglais, ce qui aboutit à une proportion de dix noirs pour un Anglais.

Ces populations indigènes, surtout celles de la colonie de Natal resteront-elles neutres ? Assisteront-elles immobiles au conflit qui va défricher les blancs ? Si elles intervient, pour qui prendront-elles parti ? Ce sont là autant de points d'interrogation formidables qui se posent à l'heure actuelle où les divers éléments formants les races composites de l'Afrique du sud vont être déchainés les uns contre les autres.

Un rucher dans une horloge.

Depuis quelques semaines, les habitants de Harbone, aux environs de Burmingham, en Angletererre, s'apercevaient que l'horloge de leur église battait la campagne si l'on peut s'exprimer ainsi.

A plusieurs reprises, l'homme de l'art fut mandé, qui visita avec soin le mouvement et jamais n'arriva à découvrir la cause de ces avances subites et de ces retards non moins imprévus.

Un moment, les villageois crurent que leur belle horloge à quatre cadrans était ensorcelés. Ils se décidèrent enfin à faire venir de Birmingham non plus un horloger, mais un "steeple Jack", comme ils disent là-bas, c'est à savoir un ouvrier spécial chargé de la réparation des cloches d'églises.

Or, le bonhomme étant monté dans le clocher de Harborne ne fut pas peu étonné d'y voir masquée précisément par la caisse métalique qui contenait le mouvement, une magnifique ruche où s'abattaient, au milieu des rayons de miel, des centaines d'abeilles furieuses d'être dérangées dans leur retraite aérienne.

Comment avaient-elles élu domicile en cet endroit personne ne le saura jamais. Ce qui est certain, c'est qu'on eut du mal à les déloger — et que l'horloge marche maintenant.

Il faut aider la nature

Il faut aider la nature. Si vous toussez, prenez le **Baume Rhumal** il provoquera et aidera la guérison, 130

Nos lecteurs, en allant acheter un article annoncé dans les colones de notre journal, devraient dire au marchand : " J'ai vu votre annonce dans "l'Ouest Canadien. " Cela vous donnera peu de peine, et nous rendra un service précieux.

L'annonce.

—La publicité et la réclame par l'annonce est le grand élément de succès dans les affaires. Vous êtes fabricant ou commerçant vous fabriqués et vous vendez de bons et beaux articles à des prix avantageux ? Vous êtes courtier ou représentant de maisons sérieuses ? Comment voulez-vous que le public le sache, si vous ne lui dites pas ? Et quel moyen plus sur de lui dire que de le répéter fréquemment dans le journal lu par tous ? Contester l'efficacité de la réclame ce serait nier la lumière en plein jour .. Jamais le commerce et l'industrie, les arts eux-mêmes n'ont fait, autant qu'aujourd'hui, appel à la voix retentissante de la publicité : C'est à elle que les plus importantes maisons doivent leur clientèle. Combien n'est-il pas de commerçant dont la maison serait restée inconnue s'ils n'avaient eu recours à la réclame ? Cela est si vrai que le premier soin de celui qui s'établit c'est de faire appel à la publicité pour annoncer l'ouverture de ses magasins, détailler la qualité et l'importance des produits offert en vente. La clientèle fait, il s'agit de la conserver, de l'augmenter autant que possible. C'est encore à l'annonce que les commerçants intelligents ont recours.

Coups de plume

Pour récolter il faut semer.

Qui hait le travail hait la vertu.

Pauvres gens n'ont guère d'amis.

Le paresseux est frère du médisant.

Amis vieux sont bons en tous lieux.

Les histoires les plus drôles ne sont les plus vraies.

Le travail est un grand moralisateur.

Les gourmands creusent leur fosse avec leurs dents.

Gouverne ta bouche selon ta bourse.

Laboureur mal habillé vaut un seigneur ruiné.

Quand le soleil est couché, il y a bien des bêtes à l'ombre.

On prend les bêtes par les cornes et les hommes par les paroles.

On parlait d'un concierge qui n'avait jamais de contestations avec ses locataires.

...—Très rare, dit quelqu'un cela parait bien invraisemblable ; et qu'elle est cette perle unique ?

—Le concierge du cimitière.

L'Origine du Piano

Un savant très autorisé nous donne sur l'origine du piano une explication propre à exciter la verve railleuse des nombreux ennemis de cet instrument.

Il nous démontre, en effet, que si l'art de pianoter sur de petites lamelles d'ivoire n'avait pas été inventé par les hommes, il l'aurait été par les singes.

Notre savant a élevé un sapajoue et en quarante-huit heures est arrivé à lui faire exécuter des gammes chromatiques avec une parfaite maëstria.

La ténuité des doigts des singes, leur force, tout concourt à démontrer que ces animaux en naissant ont été créés pianistes.

Il n'y a, d'ailleurs, qu'à réfléchir une seconde pour être convaincu de la supériorité du singe sur l'homme à ce point de vue.

Le singe est en effet, le seul animal capable de jouer sans le concours d'un confrère un morceau à quatre mains.

Nous nous plaisons à espérer qu'en dépit de cette aptitude, l'initiative de ce savant, initiant un singe aux gammes chromatiques, ne se réalisera pas.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Edmonton, Alberta.

Publié par
" The Edmonton Printing Company Limited."

Abonnement : $1.00 par année, payable d'avance.
Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne, la première insertion et, 5c les suivantes.
Annonces permanentes, conditions sur application au Journal.
N. B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée comme suit
" L'Ouest Canadien, " Edmonton.
Alberta T. N. O.

FRÉDÉRIC VILLENEUVE,
Directeur.

EDMONTON. 16 Novembre, 1899.

Les fantaisies du fou.

Nous avons été péniblement surpris en lisant l'Editorial du "Edmonton Post", de samedi dernier. Cet article en voulant commenter les écrits de "La Vérité", et peut-être de quelques autres journaux de Québec, exprime des idées tout à fait bleissantes pour nous Canadiens français.

En voici le résumé :

" Si les journaux Canadiens-fran-"çais publiant des articles frisant la "trahison sont acceptés avec plaisir par "leur lecteur il faut supposer que dans "les canadiens-français, il s'en trou-"ve beaucoup, qui sont hostiles à l'An-"gleterre et à sa suprémacie dans ce "pays. Certes, les opinions qui pour-"raient prévaloir dans Québec, im-"portent peu au reste de la Puissance, "mais ça donne à réfléchir, en con-"statant cette effervescence de dé-"loyauté.

"S'il se trouve dans le pays quelques "Français rêvant à une nationalité "française sur ce sol, qu'ils abandon-"nent leur rêve. C'est présomptueux "et pourrait devenir dangereux.

"Il est naturel de supposer que des "Français, de caractère excitable, re-"gardent au-delà des mers, la terre "de leurs ancêtres aves affection. "Mais depuis le jour où le régime "français sur ce continent, a été ani-"hilé sur les plaines d'Abraham, ce "pays a été Anglais et Anglais il res-"tera. Depuis les Français ont joui "de nos libertés. Le conquérant Bri-"tannique ne les a en aucune façon dé-"franchisé. On leur a permis de con-"server leur langue, leur vieilles lois "françaises, leur Eglise a été traitée "avec la plus grande tolérance, et "leurs institutions monastiques n'ont "pas été troublés dans leurs transac-"tions commerciales. Les Anglais "ont apporté l'habeas-corpus, le pro-"cès par juré, pour leur plus grand-"bien. Les français doivent se rap-"peler qu'au temps de leurs jours co-"loniaux ils n'avaient pas de jour-"naux. Mais inutile de s'occuper de "telles futilités. Si les canadiens-"français se laissent guider dans cette "voie ils méritent notre compassion "sur leur aveuglement.

Comme l'organe de la population française des Territoires nous avons droit de discuter les données du " Post ", et de dire nos objections à ses avancés accusateurs.

Le fou qui a des fantaisies semblables, est certainement d'après lui, le Canadiens-français ou plutôt la majorité d'entre nous, conséquemment nous protestons.

Il y dans les provinces d'Ontario, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et les autres provinces du Canada, et mêmes dans Edmonton, des canadiens de langue anglaise, qui regardent comme ridicule le fait d'envoyer un contingent Canadien pour se battre contre les Boers aux antipodes de notre pays, pour bien dire. C'est une matière d'opinion pour tous. Mais que l'on comprenne bien la position des gens de Québec dans l'affaire, et l'on verra qu'il pourrait y avoir plus d'opinion là-bas en ce sens qu'ailleurs, et cela sans déloyauté. Le Canadien, parlant le français, n'a qu'un seul pays à défendre, qui soit la terre de ses ancêtres, sa patrie, son foyer, le lieu où ses pères ont vécu, où sa nationalité s'est formé un caractére particulier, différent beaucoup de celui des français d'outre mer et ce pays, est le Canada.

Les canadiens-anglais, écossais, irlandais, pourraient pour rester sujets britanniques, retourner en Angleterre, en Ecosse ou en Irlande, le canadien-français, ne serait pas chez lui au beau pays de France.

D'ailleurs, en lisant l'histoire de notre pays, comme il doit être bien facile à tout le monde de comprendre, que sans les canadiens-français, en 1775 et en 1812, dans un temps ou les Provinces anglaises n'étaient pas peuplées le Canada faisait partie des Etats-Unis. Notre loyauté ne peut être attaquée, nous l'avons prouvé déjà et sommes prêts à le prouver encore en temps et lieu.

Tant qu'aux insinuations d'ingratitude, pour ne pas considérer comme une faveur anglaise, les privilèges que nous avons conservés, notre langue, nos institutions et nos lois, ça été une question d'affaire entre le roi de France, qui nous a vendu avec notre pays, et le roi d'Angleterre, qui nous a achetés, et par le traité de Paris en 1763, ces conditions étaient très bien stipulées. Les autres libertés comme gouvernement que nous avons obtenus depuis, sont dues aux luttes des canadiens-français parlementaires de la presse et autres.

Nous avons en tout temps fait notre devoir comme sujets britanniques voulant jouir des libertés que la constitution nous accordait.

Le rêve d'une nationalité française en Amérique, qui parait être le plus grand signe de folie dont le "Post" se plaint, est à peu près réalisé. Et qu'on n'oublie pas qu'il est à présent trop tard pour changer cet état de choses, l'orsque nous comptons près de trois milions, parlant la même langue, vivant des mêmes aspirations, et dont les coeurs battent à l'unisson dans un amour commun pour notre patrie, le Canada.

Cette explosion de fanatisme ne nous aurait guère surpris de la part des journalistes de Toronto, mais publié à Edmonton, nous considérons cet article comme maladroit et injurieux à notre race et à une partie respectable de la population de ce district.

Après avoir lu l'histoire, vérifié exactement la position actuelle dans tout le pays et considéré qu'il était inopportun dans ce nord d'Alberta d'accuser les canadiens-français, on pourra peut-être comprendre que les "Fantaisies du fou" peuvent arriver ailleurs qu'à Québec.

Le parti annextionniste de 1854, ne comprenait pas de Canadiens-français.

Nos ordres monastiques ne font pas le commerce quoi qu'en dise le " Post " ; ils constituent une de nos forces nationalles.

Nous sommes des sujets anglais, parlant le français et canadiens.

Nous avons toujours canadiens-français, dit sur tous les tons que nous étions plus heureux sous le régime Britannique, que si nous étions restés colons français. Personne ne nous fera dire le contraire maintenant.

Que le " Post " lise donc le magnifique éloge de la loyauté des Canadiens-français, par son chef Sir Charles Tupper.

OBITUAIRE.

Vendredi à 10.30 du matin, est mort à sa résidence de St Albert, après une courte maladie, un citoyen bien connu dans notre district M. Luke Kelly.

En décembre dernier M. Kelly avait l'immense douleur de perdre sa jeune femme, et depuis lors, sa santé a toujours déclinée. Il est mort entouré des membres de sa famille, et en bon chrétien comme il avait vécu. Il laisse pour déplorer cette perte irréparable quatre petits enfants qui bien qu'à labri de toute misère, auront toutes les tristesses des orphelins.

M. Luke Kelly est né à Alexandria Ontario, en 1856. Il vint s'établir à Edmonton en 1880 et par son énergie, son esprit des affaires, il s'y est amassé une jolie fortune.

Il épousa en 1886, Mlle Pagerie morte prematurément en décembre dernier.

La vieille mère de M. Kelly venue du Minesota à assister à ses derniers moments. Luke était le frère de MM. John Kelly, Joseph Kelly, Mde LaRue. Mde Tumelty.

Plus de 250 voitures, venus d'Edmonton et de tout le District dimanche dernier pour accompagner au cimitière la dépouille mortelle du regretté défunt témoignaient jusqu'à quel point il était estimé de tous.

Nous offrons à la famille éplorée nos plus sincères condoléances.

R. I. P.

Avant, pendant et apres le Bazar.

Parler du bazar avant le bazar fait peur aux bourses, en parler après fait du bien au cœur, car chacun se sent heureux au souvenir d'une bonne action accomplie.

Je ne veux pas donner un compte-rendu du bazar. La plupart l'on vu et á ceux qui ne l'ont pas vu, je ne saurais donner une idée vraie du dévouement de nos dames. Pourquoi ? La raison est simple. La charité, le dévouement, se sentent, mais ne s'expriment pas. Ils excitent l'admiration, mais défient l'expression !

La charité fait des merveilles, dit le proverbe. Nos dames catholiques en ont fait. Il fallait les voir laissant leurs occupations, sacrifiant leurs loisirs, aller de l'un á l'autre, demander une obole pour la construction de la maison de Dieu !

Il fallait les voir se dévouer, se dépenser, jamais arrêtées par une difficulté, découragées par un refus, rebuttées par un affront. Quelle est la cause de cet ardeur ? Ceux qui ne comprennent pas disent que c'est le toupet, Passez-moi le mot. Ceux qui savent juger disent que c'est le zèle et la charité !

Ces dames rougiraient de tendre la main pour tout autre cause que pour celle de Dieu. Oui ! Ces dames, ces démoiselles, allant de porte en porte demander une obole ; Ces dames, ces démoiselles se tenant pendant de longues heures derrière un comptoir, étaient des héroïnes. Les héroïnes de la charité.

Les nommer serait chose inutile, car tout le monde les connait et les admire. Les nommer serait trop long, tout le monde, enfants et grandes personnes ayant rivalisé d'ardeur et de zèle !

Je crois cependant être l'interprète de l'opinion commune en accordant un souvenir spécial á ceux dont le travail a été peut-être plus obscur, sinon plus pénible : M. Bilodeau, Mmes Pigeon et Huot.

Je suis aussi l'interprète de toute la population catholique, en remerciant nos frères séparés pour l'encouragement qu'ils nous ont donné, le concours qu'ils nous ont prêté. Ils sont venus en grand nombre, mais Madame White, Melle Clara Lauder, M. M. Whitely et Mc.Cauley méritent un merci spécial pour l'agrément et l'éclat qu'ils ont ajouté á notre bazar par leur bonne volonté et leur talent musical.

Le zèle a été sans bornes, le succès a été sans précédent. Le profit net dépasse $900.

Notre vénéré pasteur le R. P. Leduc O. M. I, qui, retenu par la maladie a été si peiné de ne pouvoir assister au bazar, a du se sentir consolé á la vue de tant de dévouement et tant de succès.

C'est une joie pour nous de penser que ce bazar lui permettra de réaliser ce rêve qu'il caresse depuis si longtemps, dire la première Messe dans la nouvelle église le 8 Décembre prochain le jour de son 35e anniversaire de sacerdoce.

Il y dix ans, pour ses noces d'argent, il ouvrait la superbe église de Calgary. Quelle joie et quelle consolation pour lui en ce 35e anniversaire, de pouvoir ouvrir un nouveau temple á la gloire de Dieu et de Marie Immaculée.

En ce jour de sa fête nous, nous réunirons tous autour de lui pour lui témoigner notre attachement et notre reconnaissance, pour l'encourager par nos efforts et notre bonne volonté. Et Dieu qui a promis de ne pas laisser un verre d'eau froide sans récompense bénira notre vénéré Pasteur et toutes les personnes dévouées qui l'ont aidé et veulent l'aider encore.

FAUT-IL LES NOMMER ?

La situation est embarrassante. Je ne sais comment en sortir. Voici le cas. Faut-il ou ne faut-il pas les nommer, les dames si dévouées au bazar ? Les nommer c'est édifier le public, satisfaire sa curiosité. D'autre part, c'est risquer de froisser leur humilité, risquer d'en omettre quelques-unes. N'y a-t-il pas de quoi embarrasser un plus rusé que le rédacteur de ces lignes : Puisqu'il faut se résoudre. Je donnerai du bazar un aperçu á vol d'oiseau ! Tout d'abord, ce sont Mdes Roy, Kelly, Gariépy qui en dames zélées et entendues volent á tout, aident, dirigent, encouragent.

Puis Mdes Bérubé, Keegan et Mlle McCullum bien secondées par Mesdames St Jean, White, Melles Dégagné, McCullum, Duplessis, qui se disputent la palme. Leur succès a été au dessus de toute attente, comme leur zèle au dessus de tout éloge.

Le comptoir de Mdes Beck et Prince attire un public choisi. Devant leurs articles de luxe et de fantaisie les profanes s'ébahissent et les connaisseurs admirent. A la table des loteries Mdes Silver, et Gallagher, femmes de talent et d'expérience s'il en fut, ont enfin résolu l'insoluble problème de contenter tout le monde et l'acheteur et le vendeur. De lá chacun s'en va content ; c'est vraiment la boutique á Jean Pierre où toujours l'on gagne, jamais l'on perd.

Au comptoir des biblots et des fruits, Melles Gariépy et Mde Paquette n'attirent pas moins par leurs manières gracieuses et aimables que par le bon marché de leurs biblots et la saveur de leurs fruits.

Mde St Jean, Melle Voyer parfois, ont enfin trouvé la guérison et le remède á l'ivrognerie en désaltérant et rafraichissant tout le monde sans les déranger. Elles sont á la disposition de tous ceux que leur demanderaient leur secret á la crême à la glace.

A la table d'hôte, Melles Charbonneau McCallister, Pigeon, servent des repas dont les gourmets se rappellent encore. Et si chacun se lève de table content et satisfait, ils le doivent au talent culinaire de M. Bilodeau et de Mdes Pigeon et Huot.

De temps á autre, par leurs voix harmonieuses, leurs notes mélodieuses, Mde St Jean, Melles Clara Lauder, Charbonneau, Messieurs Bilodeau, Whiteley, McCauly, Dr Roy nous faisaient bien un peu oublier le bazar, tout en contribuant á son succès. A la fontaine aux poissons, chez Melles Décase et LaRue, pas de pêcheurs malheureux, avis aux pêcheurs á la ligne !

Et par toute la salle voltigeaient une nuée d'enfants chez qui le zèle n'attend pas l'âge et sont l'amabilité enfantine ouvrait tous les cœurs, déliaient toutes les bourses.

Ma tâche est finie, pardonnez-moi de vous avoir ennuyé si longtemps. Si par malheur quelques-uns étaient oubliés, qu'on le sache et qu'on se le dise ceux-lá ont le plus mérité. Tout le monde sait d'ailleurs qu'il suffisait de faire appel á la bonne volonté de quelqu'un pour lui faire plaisir, témoins MM. Beck, Colling, Kelly et Chaugnessy.

Tout le monde a rivalisé de zèle et d'ardeur tous ont le même mérite, á tous et á toutes mêmes remerciments et même reconnaissance et cela d'une manière spéciale á Monsieur et á Madame LaRue que la maladie et la perte douloureuse d'un bien digne membre de la famille, ont empêché de nous apporter au dernier moment le concours de leur dévouement.



LE NORD-OUEST CANADIEN.

REGLEMENTS DES HOMESTEADS.— Toute section Numéro pair des Terres de la Couronne non affectees ou non reservees, excepte les Numeros 8 et 26, pourra être prise en Homestead, par toute personne chef de famille, ou aucun homme audessus de 18 ans, a raison d'un quart de section, soit 160 acres.

ENTREES.—L'entrée peut être faite personnellement au bureau des Terres du District, ou sur application au Ministre de l'Interieur, a Ottawa, ou au Commissaire d'Immigration a Winnipeg. Elle peut être faite par une autre personne autorisee. Le prix d'entree regulier est de $10 pour tout terrain deja occupe. Il sera charge en sus $5 ou 10 pour rencontrer les depenses de cancellation et d'inspection.

CONDITIONS A REMPLIR.—Culture et residence pendant 3 ans sont requises. et pendant ce temps le colon ne peut être absent pendant six mois, en aucune annee, sous peine de perdre ses droits.

APPLICATION POUR PATENTE.—Application pour patente peut être faite au bout de trois ans, devant l'agent local, ou l'inspecteur des homesteads ; en ce cas, les frais sont de $5. Il donne avis par ecrit, six mois d'avance, au Commissaire des Terres de la Couronne, a Ottawa, de l'intention de faire telle application pour cette patente.

INFORMATIONS.—Les immigrants pourront recevoir a tous les bureaux de Terres de la Couronne l'information des terrains disponibles et libres de charges. Aide et assistance seront donnees pour trouver les terrains designes, aussi bien que des informations complètes sur le bois, le terrain, le charbon, les lois minières, ainsi que toute copie des lois et des règlements. Les mêmes renseignements peuvent être obtenus sur application au secretaire du departement de l'Interieur, a Ottawa, ou au commissaire de l'immigration a Winnipeg.

JAMES SMART,
Député Ministre de l'Intérieur.

N. B.—A part les terrains ci-haut mentionnes des milliers d'acres de terre de première qualité sont mis en vente par les differentes compagnie de chemin de fer ou des societes particulière

CA ET LA

M. Joseph Millette, autrefois commis chez MM. Gariépy & Chénier, bien connu, et ayant fait beaucoup d'amis durant son séjour á Edmonton, depuis parti pour le Klondyke, est retourné chez lui á Montréal, nous annonce le "Manitoba," lequel confrère, a eu le plaisir de le voir, était en parfaite santé, et satisfait de son voyage du Klondyke, á la recherche de l'or.

Nous sommes heureux d'apprendre, que les peines que se sont données l hôpital, pour trouver l'eau, ont été couronnés d'un plein succès. M. Pierce & Co. ont frappé une bonne et abondante veine d'eau, pouvant fournir au delá de 40 quarts à l'heure ; les Révdes sœurs sont á faire installer, une pompe á vapeur de 280 forces pour l'approvisionnement néce saire.

M. Louis Henri, infirmier á l'hôpi al, est sérieusement malade, nous dit-on.

Le grain se vend, 55c pour le blé, 23 á25c pour l'avoine, le minot.

A. E. Voyer, a transporté son bureau d'agence, Assurance sur le Feu et la Vie, Bell Organ et Piano Coy, dans nos bureaux de "l'Ouest Canadien."

MM. les abbés Morin et Ethier, ce dernier de Beaumont, payait visite á notre journal samedi dernier.

Le Bazar terminé de vendredi dernier a été un succès. Nos Dames sont enthousiasmées du patronage du public. La recette est au-delá de toute attente.
Tant mieux pour notre Eglise.

Le Rév. M. Côté de la Province de Québec, est en promenade dans le district d'Edmonton il est arrêté á nos bureaux vendredi, pour nous saluer et nous dire, combien il était enchanté de son voyage et était émerveillé de l'avancement de nos petites villes de l'Ouest, et particulièrement d'Edmonton.

Le chœur de l'église St Joachim, prépare une magnifique messe pour l'ouverture de la nouvelle Eglise le 8 décembre prochain. M. J. Bilodeau qui dirige le chœur, s'est assuré le concours de plusieurs amateurs de cette ville, on chantera la messe du second ton, harmonisée par l'abbé Perreault, avec accompagnement d'orchestre. On prépare aussi pour les fêtes de Noël, la magnifique messe de l'abbé Perreault dite de "Deo infanti."

M. l'abbé Morin, était á St Pierre dimanche dernier ; il a fait les offices en l'absence de M. le curé Bouchard, en mission á Végreville.

M. l'abbé Pouliot est actuellement en visite á Beaumont chez M. le curé Ethier, nous désirons beaucoup voir ce digne prêtre canadien se fixer définitivement au milieu de nous.

Les catholiques allemands de Morinville et des environs, étaient heureux dimanche dernier, d'entendre un sermon prêché en leur langue, le R. P. Selzman ira, paraît-il visiter ses compatriotes tous les 15 jours.

Notre directeur M. Villeneuve et M. Picard, de la maison LaRue & Picard, sont allés passer quelque temps á l'hôpital souffrant de la grippe.
Nous leurs souhaitons á tous deux un prompt rétablissement.

ST ALBERT.

Le Collège St Albert, est á présent terminé. C'est une magnifique bâtisse, avec beaucoup de commodités, qui s'ouvrira sous peu á l'enseignement classique de nos jeunes gens.

Notre ami M. Hébert, marchand, est malade depuis quelque temps Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

Nous regrettons de vous apprendre la mort de M. Luke Kelly, décédé le 10 courant, après une courte maladie. Nos offrons á la famille éplorée nos plus sincères condoléances.

MORINVILLE.

Nous apprenons avec douleur la mort de Louis-Philippe Gaudette, (âgé de 3 ans et 5 mois), enfant de M. Philias Gaudette, marchand. Nos condoléances.

L'école du village est maintenant terminée ; les classes sont commencées de lundi dernier.

Quoique la récolte avance rapidement, il reste encore beaucoup de grain á mettre en mulon.

Nos lecteurs, en allant acheter un article annoncé dans les colones de notre journal, devraient dire au marchand : " J'ai vu votre annonce dans "l'Ouest Canadien. " Cela vous donnera peu de peine, et nous rendra un service précieux.

BEAUMONT.

10 Novembre, 1869.

Mon cher directeur,

Je crois faire plaisir à vos lecteurs en leur donnant des nouvelles de nos amis, les braves colons de Beaumont.

Ici, comme partout ailleurs, il se fait du progrès, la colonie avance, se développe et prend des proportions. Le village de Beaumont commence à se dessiné, on compte déjà plusieurs familles groupées autour de la modeste église. De nouvelles maisons se construisent, un magasin nouveau, au coin des rues Préville et Chartier sera ouvertes dans quelques jours, une boutique de forge bien achalandée laisse voir à son propriétaire M. Alfred Long, un avenir prospère et assez rapproché, tout respire l'aisance, le courage, l'ambition le bonheur.

M. l'abbé Ethier le sage et zélé curé de la localité est le type du bon missionnaire ; (je demande pardon à sa modestie) aime sa aparoisse, ses paroissiens, et je puis dire qu'il en est religieusement aimé. M. l'abbé n'est pas étranger au progrès qui se fait à Beaumont.

M. François Vallée est à se faire construire une jolie résidence sur la rue Chartier au village et viendra l'habiter dans quelques semaines. M. J. B. Langlais est l'entrepreneur de la construction, M. Vallée veut se reposer des fatigues d'une longue vie passés à travailler dur et fort, ceux qui l'ont connu disent que ce repos est bien mérité. Son fils Edouard, continuera de cultiver la ferme qui doit donner cette année au délà de 3000 minots.

Beaumont ne veut pas rester en arrière et à l'exemple de Morinville la colonie aura bientôt une ligne de téléphone qui la reliera à Edmonton, le chef-lieu du district. M. Thomas Plante est l'entrepreneur de la construction et il sera prêt à lever les travaux dans quelques semaines. Il nous fait plaisir de dire que le fil, de téléphone ont été libéralement fournis par la munificence du ministre des Travaux Publics, l'honorable M. Tarte que les franco-phobes de Toronto s'amusent à démolir de ce temps-ci.

La récolte est bonne, les colons sont satisfaits, bien que le rendement soit moins grand et le grain un peu moins bon que l'an dernier.

Cependant on voit des colons récolter 3 et 4000 minots de grain. On voit des champs donner 83 minots de l'acre ; 17 acres donner 1,400 minots d'avoine, la semence de 12 minots de patates donner250 minots, et de belles ; 18 acres en blé, donner 684 minots. Ces résultats sont amplement suffisants pour rendre les colons joyeux.

Un nouveau district scolaire vient d'être érigé dans la partie sud de la paroisse, il porte le no 481 et se nomme officiellement District Plante. Il est à regretter que les citoyens qui désirent ériger leur settlement en districts scolaires, ne prennent pas les informations nécessaires et à source compétente, ils s'épargneraient la honte de se voir classer parmi les protestants ; ils auraient l'opportunité de profiter des privilèges que la loi nous accorde et se mettraient en état de mieux contrôler leur écoles ; c'est toujours la même histoire qui se repète. Ne voyons-nous pas qu'en cette matière nous devenons la risée de nos concitoyens protestants et que nous baissons graduellement dans leur estime ?

Le grand besoin de chemins se fait sentir dans toute la colonie ; si nous n'avions pas l'avantage de suivre la route de Calgary pour une dizaine de milles, ce qui nous éloigne considérablement de notre but ; le trajet serait des plus désagréables ; il y a force marécages, savannes, bois, branches trous et tout ce que vous voudrez— Le futur chemin devra suivre la ligne de téléphone, ce qui mettra la distance entre Beaumont et Strathcona de 15 milles au plus ; aujourd'hui il faut faire un trajet de près de vingt milles pour aller visiter nos bons amis à Beaumont.

Jean Pierre.

Mort de Mgr De Goesbriand

Mgr Louis De Goesbriand, évêque du diocèse de Burlington, est mort à l'orphelinat catholique de Burlington, North Avenue, le 10 courant, à 7.20 heures.

Le vénérable et distingué prélat était le plus vieil évêque des Etats-Unis. Il avait atteint l'âge avancé de 83 ans, après avoir exercé le Saint Ministère pendant 59 ans.

Depuis 1892 Mgr De Goesbriand affaibli par l'âge avait dû songer au repos, et depuis cette date, un digne coadjuteur lui avait été nommé dans la personne de Mgr Michaud, qui reste pour le remplacer, dans cet important diocèse.

Avec Mgr De Goesbriand disparait l'une des figures remarquables des premières fondations de la hiérarchie catholique, aux Etats-Unis. Il a été le premier évêque de Burlington. Durant toute sa carrière, il a consacré ses talents, son énergie, et ses moyens de fortune, reconnus comme considérables, au bien de son diocèse et de l'Eglise. Il a été l'ami des pauvres et des malades, le soutient des orphelins. Les établissements religieux et nationaux qui lui doivent, les uns leur existence les autres, l'appui et l'encouragement, se comptent par tous ceux que l'on voit dans son diocèse. Il laissent la mémoire d'un saint et d'un bienfaiteur.

Mgr Louis De Goesbriand était né à St-Urbain, diocèse de Juniper, Brétagne, France, le 14 août 1816. Il appartenait à une famille noble de France, et par son père le marquis Henri De Goesbriand et par sa mère la comtesse Emélie Bergean.

Mgr De Goesbriand fut reçu prête en France, le 13 juillet 1840. Il passa alors aux Etats-Unis, et se dévoua aux missions. Puis, en 1853 il fut sacré évêque à New-York, et devint le titulaire de Burlington.

Sa mort jette dans le deuil toute la population de cette ville sans exception de croyances et de nationalités, et ce deuil sera partagé par toute l'Eglise américaine.

"La Tribune"

Reponse a la Correspondance A. C.

Monsieur le directeur,

Je constate dans votre numéro du 9 courant, la création d'un département nouveau dans la rédaction de " L'Ouest Canadien, " le département des dévinettes. Monsieur A. C. de St Albert, que vous avez chargé de ce département a bien inauguré son travail, sa première énigme n'est pas facile à trouver et dans le genre, je puis dire que c'est absolument réussi.

Je doute cependant, si la masse de vos lecteurs goûtera les dévinettes du cher A. C. ; il y a tant de questions importantes à traiter, tant de sujets à discuter, qu'il est bien à craindre que les dévinettes passent à l'arrière-plan et que les travaux d'esprit de votre correspondant ne soient pas appréciés à leur valeur. Pour parler sérieusement, M. A. C. nous invite à déviner ce qu'il a voulu dire dans la demie-colonne de copie qu'il a fourni au typos de " L'Ouest Canadien ".

Le tout est à l'adrese du malencontreux A. B., cet audacieux qui à osé parler un peu fort la semaine dernière et qui a dérangé dans leur sommeil les paisibles citoyens de St Albert.

Il est évident que le valeureux athlète a pris la mouche, (à l'instar des mûles du général White,) et qu'il a perdu tout contrôle sur lui-même ; il frappe à droite et à gauche, il insinue à tort et à travers, il s'escrime à rendre des points à feu Don Quichotte, il sort ses grands mots et l'on se demande tout ahuris, ce que veut dire tout ce fatras.

Si le cher correspondant s'est crû visé par la note sur les endormis de sa localité, en homme intelligent qu'il réponde, qu'il se défende d'une manière digne, en apportant des faits qui prouvent que son village a été calomnié; et s'il a absolument besoin de faire des personnalités, qu'il commence par découvrir l'auteur de l'article incriminé.

Pour cette fois mon A. C. chéri, vous n'y êtes pas, mais pas du tout, cherchez encore, cherchez mieux, cherchez plus loin, et comme cela demande du jugement, faites-vous aider, vous finirez par trouver le malheureux A. B. et alors, à tête reposée, après réflexion, dans ce calme, ayant bien "concentré" vos facultés sur l'ensemble de votre sujet ; reveillez-vous pour tout de bon, donnez libre cours à vos instincts belliqueux, et foudroyez ce vilain garnement de A. B. et tous ses pareils qui s'offusquent de voir les gens goûter à bouche que veux-tu, les douceurs du farniente.

A. B. C.

NOTE DE LA REDACTION.—Nous voulons bien donner l'hospitalité dans nos colonnes à nos correspondants, mais nous ne voudrions pas que cela dégénère en personnalités.

Avis.

—o—

Tous les propriétaires de biens fonciers qui considerent que leurs propriétes sont affectes par la recente fermeture des rues sur la reserve de la Baie d'Hudson sont pries de notifier immediatement le soussigne par ecrit en donnant les motifs de leurs griefs.

J. K. GIBSON.
Greffier de la ville.

LA PASSANTE

Comme le directeur de l'asile d'aliénés, reconduisait le magistrat, celui-ci demanda encore :

—Parmi les nouveaux internés, vous n'avez pas de sujet spécialement intéressant ? Aucun n'a demandé à me parler ?

—Mon Dieu, monsieur, le procureur de la République il y en a un dont la crise est toute récente et le cas assez curieux. Désirez-vous le voir ?

—Certainement.

Ils firent quelques pas sous les arbres minces de la cour murée et le directeur s'écria :

—Tenez, regardez là-bas dans l'angle. Il prend des notes avec un crayon. C'est un reporter du journal "l'Interview".

—Ah ! ah ! fit le magistrat. Un journaliste !

Il nous est arrivé dans des circonstances assez singulières et qui le caractérisent bien comme un dégénéré victime de l'idée fixe. La profession agissant par continuité sur l'influx nerveux.

—Oui, oui, dit le procureur qui craignait une thèse ; dans quelles circonstances ?

—Ce malheureux, s'est présenté au poste de police de la rue Drouot, complètement affolé, disant qu'il venait requérir deux agents pour arrêter une femme qui assassinait les gens sur le boulevard. On le prit pour ce qu'il était, un fou ; mais en présence de son insistance, on dût le faire accompagner par deux gardiens de la paix. Arrivé à l'angle du boulevard Montmartre, il désigna une dame en deuil qui marchait fort paisiblement affirmant avec une telle assurance qu'il l'avait vue pousser un enfant sous les roues d'un omnibus que les agents se décidèrent à amener cette dame devant leur brigadier. Ce qui put leur servir d'excuse, c'est qu'en effet un accident venait de se produire ; un petit garçon avait été écrasé au moment où il traversait la voie.

—Eh bien !

—Cette dame donna son nom, son adresse, fournit les références les meilleures ; une enquête rapide prouvait du reste que la mort de l'enfant avait été due à son imprudence. Bref, on relaxa l'accusée avec force excuses, et l'on garda l'accusateur qui persistait dans son hallucination, disant qu'il observait depuis plusieurs jours les démarches de cette personne et qu'il était sûr de son fait. On l'a interné ici, c'est un nommé Louis Fert, un garçon d'une certaine valeur qui a fait de bonnes études et qui jouit d'une bonne moralité. Depuis quelques années, il était en relation avec des personnes s'occupant d'occultisme, et c'est certainement à cette influence désastreuse qu'il faut attribuer le dérangement de ses facultés mentales.

Ils étaient devant le fou qui se renfonçait dans l'angle du mur, et le directeur appela :

—Louis Fert, vous vous trouvez devant M. le procureur de la République qui vient faire sa visite de quinzaine. Si vous avez quelque réclamation à faire...

—Je suis là pour vous entendre, compléta le magistrat.

L'autre fit un mouvement brusque, puis se contint.

—Monsieur le procureur, vous êtes bien bon et je vous remerci, mais vous ne me croiriez pas. C'est inutile.

—Je vous promets de vous écouter avec la plus grande attention.

—Eh bien, monsieur soit. Je vous obéis. Voilà ; je suis homme de lettres, j'ai publié un "hymnaire du songe," édition épuisée ; mais il faut vivre et je suis aussi reporter du journal "l'Interview." Monsieur, j'ai interviewé tout le monde ; l'empereur Guillaume, le pape, le tzar Nicolas, lord Salisbury, Samory et le rajah de Sirinagor...

—Diable !

—Eh bien, monsieur on a beau être poëte, ou plutôt à cause de cela, cette profession ça vous empoigne. On cherche, on veut du nouveau. Je me suis occupé des sciences occultes, c'est parce que je voulais avoir une entrevue avec le diable. C'est relativement assez facile. Mais je n'ai pu me rencontrer qu'avec le brave Cawacontra...

—Bien, bien, mon ami, calmez-vous.

—Mais je suis calme ! Pour en revenir à mon histoire, je sortais de "l'interview" en ruminant un reportage à sensation. Il était environ quatre heures du soir ; un beau soleil d'été qui meure, une foule vivante, coulante, un grand fleuve de chair remuante dans la grande artère ces petits globules que sont les hommes ; je respirais la vie. Soudaine, à la hauteur de l'Opéra-Comique, j'aperçus une femme grande, très pâle, en deuil. Elle marchait au milieu de la foule, assez vite, et je fus frappé de l'éclat de ses yeux. Ils paraissaient de marbre poli tant ils étaient fixes et durs. A part cela, rien ne la distinguait, et je sais pourquoi je mis à la suivre. Je n'avais pas fait dix pas derrière elle que je la vis s'approcher d'un monsieur qui passait et lui frappa l'épaule de deux coups secs des doigts. Je riais déjà de toutes les suppositions de mon imagination en émoi de mystère et ne rencontrais qu'une ; boulevardière vulgaire ; mais je fus frappé de ce fait que l'homme ainsi touché ne parut pas s'en apercevoir et continua son chemin. Nous le dépassâmes, moi toujours à la piste de la dame noire, et je reconnus Hippolyte Loire le musicien bien connu.

—Celui qui vient de mourir ?

—Précisément. Je le saluai en passant, me réservant de l'interroger quand je le reverrais. Je ne voulais pas lâcher ma mystérieuse inconnue. Elle agissait de temps en temps comme les passants ceux qu'elle semblait vouloir avertir ou désigner par son coup sur l'épaule, tantôt des femmes, tantôt des hommes, de toutes les classes. Chose étrange, ils ne semblaient pas s'en apercevoir, ne se retournaient pas à cet appel mystérieux. Tout au plus en vis-je un ou deux frissonner et pâlir, courber le dos comme fièvreux. Parmi ceux qu'elle avait ainsi touchés se trouvait quatre ou cinq personnes de ma connaissance. Louis Despares, le romancier ; le compte de Boisrobert, le député ; Rose Fauvette, la diseuse exquise ; mon confrère Jules des Gabillous. Même elle aborda mon ami intime, mon vieux copain du lycée, Armand, Ducler, l'avocat.

—Mais il vient de mourir !

—Justement. Je fis seulement signe à Armand, sans vouloir m'arrêter en lui criant : "A demain." La grande femme maigre montait maintenant le boulevard Bonne-Nouvelle, je ne voulais pas la perdre de vue. Mais, monsieur, le soir venait, malgré le gaz ses vêtements noirs semblaient semer la nuit, j'avais peine à la distinguer de l'ombre. Et comme elle marchait vite, vite et silencieuse, avec ses voiles de crêpe, qui parfois flottaient comme des ailes ! Je m'étais tellement hypnotisé à cette poursuite que je ne savais plus du tout où j'étais, loin certainement, les passants plus rares, les magasins disparus. Tout d'un coup, je levai les yeux. Un grand mur blanc barrait l'ombre, rayonnant au loin une impression de tristesse glacée... J'étais devant le cimetière du Père Lachaise.

—Oh ! Oh !

—Quant à la femme, comme on dit dans les romans-feuilletons, elle avait disparue.

—Mais je ne vois pas...

—Monsieur le procureur, le surlendemain j'allai chez mon ami Ducler. Il venait de mourir ; en entrant, l'avant-veille, il s'était plaint du froid, s'était couché tout malade je le vis sur son lit de mort. Et un à un, les jours suivants, oui, monsieur, un à un, moururent tous ceux que la femme avait touchés, tous ceux que je connaissais du moins : Despares, M. de Boisrobert, des Gabillous, la divette Rose Fauvette qu'on enterra voilà un mois.

—C'est une coïncidence singulière.

—Vous croyez ! Eh bien, l'autre jour, le jour où on m'a conduit ici, en passant sur les boulevards, voilà que je vois tout d'un coup ma grande femme noir qui s'avance. Ah ! je vous promets que je l'ai reconnue. Et la voilà dans la foule, à faire son signe d'appel, son choix la gueuse. Ainsi, c'était elle la mort. C'est elle qui fait pleurer le monde depuis le jour où elle a touché Abel, c'était l'inconnue, l'intruse, la voleuse qui se glisse, qui nous coudoie, qui nous enlève, qui nous emmène dans les longs corridors sombres au bout desquels il n'y a jamais de jour. Monsieur le procureur de la République, quelle interview ! J'allais l'aborder, ma foi, lui parler, à tous risques. Mais je l'ai vu prendre un petit enfant, un beau petit garçon rose et blond, qui l'a regardée avec des yeux de rire, et elle, sans parler, avec sa mine hautaine, et le poussé tout doucement, d'une manière de jeu, elle l'a poussé sous les roues d'un omnibus ! Ah ! ah ! Est-ce que vous croyez que je n'ai pas bien fait de la faire arrêter, la mort ! Donnez-moi vingt-quatre heures de liberté, vingt-quatre heures seulement, et je vous la livre, je vous la livre.

Quand ils se furent éloignés :

—Ce qu'il y a d'assez curieux dans cette affaire, dit le directeur de l'asile, c'est que cette dame que le pauvre fou avait désignée, avait donné un faux nom et une fausse adresse, sans doute et c'est bien naturel pour se soustraire aux commentaires et aux ennuis que l'acte de ce malheureux pouvait entrainer pour elle.

De sorte, murmura seulement le magistrat, qu'elle est réellement et vraiement l'inconnue.

François de Nion.

Un œuf aujourd'hui vaut mieux qu'un poulet demain.